Patrick Boucheron & François Hartog, *L'Histoire à venir*

Yves Laberge

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/34124>

DOI : 10.4000/lhomme.34124

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 13 juin 2019

Pagination : 181-182

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Yves Laberge, « Patrick Boucheron & François Hartog, *L'Histoire à venir* », *L'Homme* [En ligne], 230 | 2019, mis en ligne le 13 juin 2019, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/34124> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.34124>

HISTOIRE & ÉPISTÉMOLOGIE

Patrick Boucheron & François Hartog

L'Histoire à venir

Avant-propos de Corinne Bonnet & Claire Judde de Larivière.
Toulouse, Anacharsis, 2018, 78 p., notes bibliogr. (« Essais. Série Histoire »).

AL'OCCASION DE la première édition du festival « L'histoire à venir », qui s'est tenue à Toulouse en mai 2017, François Hartog, réputé pour ses travaux sur le présentisme¹, et Patrick Boucheron, récent directeur scientifique de l'*Histoire mondiale de la France*², ont tous deux présenté une conférence portant sur les manières de reconcevoir et d'écrire l'histoire. Mais surtout, dans leurs interventions respectives publiées depuis dans l'ouvrage qui nous intéresse ici, les deux historiens examinent – non sans audace – comment le passé peut expliquer le présent, voire le futur.

D'entrée de jeu, Patrick Boucheron soutient que les temps révolus ne peuvent pas être recréés ou restitués intégralement : « On ne peut ranimer le passé, puisque la tradition, c'est-à-dire l'autorité du passé se présentant à nous historiquement, est rompue » (p. 15). Plus loin, il s'inspire des intuitions de Walter Benjamin pour décrire un projet apparemment inusité, mais sans être tout à fait nouveau : « écrire l'histoire des futurs du passé » (p. 16), une idée reformulée dans l'amorce de sa conclusion en se rapportant à ce qu'il nomme « l'histoire des futurs non advenus » (p. 38). Dans ce contexte particulier, écrire l'histoire signifierait « s'emparer d'un souvenir tel qu'il apparaît en un éclair à l'instant d'un danger » (p. 18). Sans y faire explicitement référence, on peut comprendre que Patrick Boucheron

invite les chercheurs en sciences historiques à considérer des dimensions comme le mythe et les imaginaires sociaux en plus des faits avérés et vérifiables. Bien que celle-ci ne soit pas abordée dans ce livre, on pourrait ajouter à ces pistes celle du risque – à la façon de Ulrich Beck³ (2001) –, car les risques ont toujours été énoncés – et par conséquent historicisés – à des moments précis et vérifiables, peu importe que ces risques soient avérés ou non. L'essai de Patrick Boucheron se termine sur cette idée d'inachèvement du récit historique, cette nécessité pour l'historien de saisir l'instant isolé, exempt de ses conséquences, autrement dit « de ramener son écriture au moment où les choses ne sont pas jouées d'avance » (p. 39).

L'exposé de François Hartog est plus rigoureux et mieux ancré dans une approche transdisciplinaire à partir de quelques concepts dont l'intérêt dépasse la stricte discipline historique : « La mémoire, la commémoration, le patrimoine, l'identité

1. Cf. notamment François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003 (« La Librairie du xxi^e siècle »).

2. Cf. Patrick Boucheron, ed., *Histoire mondiale de la France*, Paris, Le Seuil, 2017.

3. Cf. Ulrich Beck, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, trad. de l'allemand par Laure Bernardi et préf. de Bruno Latour, Paris, Aubier, 2001 [1986] (« Alto »).

sont ainsi peu à peu devenus des maîtres-mots de la fin du ^{xx}^e siècle, alors même que l'Histoire, la divinité majeure de l'Europe depuis le ^{xix}^e siècle, voyait s'évanouir son magistère » (p. 62). Invoquer ces nouvelles conceptualisations du travail de l'historien permet à François Hartog de répondre à l'interrogation initiale de ces rencontres toulousaines de 2017, à propos de la possibilité pour l'historien de réfléchir sur l'actuel, voire le futur, en se servant du matériau de l'histoire. Le passé serait reconceptualisé et n'appartiendrait désormais plus de manière exclusive à l'historien, bien que celui-ci puisse situer et décrire les époques et les ruptures : pensons au passage de l'Holocène à l'Anthropocène (p. 65). Similairement, si l'on confère à l'historien le quasi-monopole du passé, ce dernier ne s'interdirait plus de regarder vers l'avenir. Ici, François Hartog reprend et redéfinit sa conception du présentisme : « La singularité du régime présentiste tient à ce qu'il n'y a finalement plus que du présent » (p. 70). À ce premier constat s'ajoute, selon lui, un autre problème : « sur fond de globalisation, semble reculer la possibilité d'un récit commun : à chacun sa mémoire, son site et son blog » (p. 71). Intelligemment, François Hartog rappelle l'avènement de l'école des Annales en 1929, au moment où la crise économique bouleversait non seulement la vie sociale, mais également les manières traditionnelles de concevoir l'histoire, ou encore de définir « la tâche de l'historien » (p. 70). Afin d'asseoir sa démonstration tout en la recentrant sur notre époque, François Hartog s'inspire fort à propos d'auteurs visionnaires (Marc Bloch, Lucien Febvre, Fernand Braudel), qui ont voulu penser leur présent tout en étant conscients du moment transitoire qu'ils vivaient collectivement, que ce soit en 1929 ou encore – dans un tout autre

contexte – en 1946 (p. 54). Comme on le sait, les enjeux actuels, qu'il s'agisse de l'environnement ou de la mondialisation, mobilisent de nombreux penseurs éclairés, mais aussi d'innombrables « prophètes du bonheur ou du malheur » (p. 73) : « quand le futur s'efface ou devient si menaçant » (*id.*). Pour François Hartog, ces différentes temporalités (un moment du passé, opposé puis juxtaposé à un événement présent) peuvent être mises en dialogue afin d'éclairer l'actualité (*id.*). C'est la première fois qu'il aborde nommément les questions liées à l'Anthropocène dans un de ses livres. Et pour terminer, François Hartog exhorte les chercheurs à « sortir du présentisme, en rétablissant une circulation effective entre passé, présent et futur » (p. 76).

L'Histoire à venir se termine sans véritable conclusion ni récapitulation, et n'a pas l'ambition de mettre un terme à cette réflexion encore embryonnaire. Mais celle-ci fait partie d'un questionnement pertinent sur nos manières d'appréhender le monde. Et tel un *work in progress*, les auteurs ne nous proposent ici que l'amorce de leur démarche, à partir des outils conceptuels et bibliographiques dont ils disposent. Car les terrains d'investigation de cette « histoire à venir » seraient nombreux et l'on devine que d'autres études pourront prendre le relais de ce livre de moins de 80 pages, que ce soit sur la manière dont les médias construisent et (sur)dramatisent les grands enjeux de notre monde, ou encore sur les effets du manque de culture générale. Comme dans beaucoup d'ouvrages brefs, ce qui est perdu en approfondissement sera gagné en concision. Le lecteur plus exigeant pourra se référer avec profit aux nombreux écrits individuels de chacun de ces deux penseurs.

Yves Laberge